

La Correspondance de Mme Julie Lavergne

LA correspondance de Madame Julie Lavergne, morte en 1886, vient d'être livrée à la publicité.

Madame Lavergne n'est pas une inconnue au Canada. La presse a parlé de cette Parisienne d'un talent si pur, d'un si grand caractère et son héroïsme pendant la guerre franco-prussienne, ses patriotiques douleurs lui ont valu chez nous des sympathies ardentes. Quand il s'agit d'une haute personnalité, les révélations intimes intéressent toujours. Je viens de lire les lettres de la grande Française. Il y en a bien une quinzaine datées de Paris assiégé. Madame Lavergne en écrivit beaucoup pendant ces mois terribles, mais envoyées par ballons ou pigeons-voyageurs les lettres n'arrivaient pas toujours à leur adresse.

Ajoutons que M. Lavergne n'a pas cru devoir publier toutes celles qu'il a recueillies. Nature ardente et souverainement noble, Julie Lavergne avait l'énergie de sentir, la faculté de l'indignation et contre les artisans de l'abaissement de la France, il a dû lui échapper des paroles bien fortes. Ses lettres publiées jettent une vive lumière sur l'état de Paris, pendant le siège, et je ne sais rien de plus fait que ces deux volumes de la correspondance pour confirmer, pour accroître l'admiration que la vie de Mme Lavergne a inspirée.

Cette belle vertu du courage qui en supporte tant d'autres, Mme Lavergne l'a pratiquée dans toutes les circonstances, toutes les difficultés de la vie. Elle n'a pas plus craint la souffrance et le labeur que les obus des Prussiens. Il est sain, il est fortifiant de la suivre dans le détail de ses journées si actives, si laborieuses, si dévouées, mais où il y eut toujours un coin de poésie et d'idéal. Elle écrivait à son frère, M. Lucien Ozaneaux qui se plaignait de la vie de garnison :

"J'ai toujours su trouver le temps

(1) Publiée par son fils M. Joseph Lavergne, Taffin-Lefort, 20, rue des Saints-Pères, Paris.

de lire, même quand mes enfants étaient petits. C'est aussi nécessaire à l'âme que le pain l'est au corps. L'histoire, la littérature, nous ouvrent des horizons infinis et nous distraient des misères de ce monde. Si j'habitais Cambrai, je voudrais si bien apprendre son histoire que les pierres de ses rues me parleraient et que je me promènerais avec Fénelon autant qu'avec mon ombre... Certes le ménage est intéressant. La santé et le bien-être sont infiniment liés aux détails du marché et du pot au feu. Il faut donc s'y appliquer une heure ou deux par jour ; mais y penser uniquement, c'est à en mourir ; et comment élever ses enfants dans le sens noble et vrai de ce mot, si l'on reste soi-même terre-à-terre, plongé dans ces détails matériels."

De ces lettres écrites d'une main rapide, jaillissent de lumineuses leçons :

"Il faut gagner son pain à la sueur de son front, écrit-elle à son frère, et ceux qui s'affranchissent de cette loi en sont punis de mille façons diverses. Regarde et vois : où est la santé, où est la paix, où est la joie, si ce n'est là où le travail est accepté comme un devoir."

Parlant de la gloire, des biens temporels, elle dit :

"Je crois fermement qu'il est de notre devoir de n'y pas songer et c'est aussi ce que nous pouvons faire de mieux pour notre bonheur. Quant aux jouissances, les plus vives sont à notre portée ; c'est notre faute si nous nous en privons. Aimer Dieu et les siens, admirer tout ce qu'il a semé de beau et de bon en ce monde et rendre content qui on peut, voilà les seules jouissances positives. Les autres sont relatives ou fausses."

Cette correspondance, qui nous initie au train journalier d'une famille et nous y fait vivre, me semble l'une des lectures les plus propres à tremper l'âme, à l'exhorter, à l'affermir. Je la voudrais donner à tous les faibles.

La vie de caserne répugnait terriblement à son fils Noël, pieux et pur

comme un ange. Je regrette que mon cadre ne me permette pas de reproduire les lettres qu'elle lui écrivit pour l'encourager, pour le soutenir, pour lui faire aimer le métier des armes "si noble qu'il ennoblit le fils d'un roi."

Mme Lavergne a été une admirable mère. Elle écrivait à sa jeune belle-sœur : "Quand vous apprenez à Jeanne à obéir, à vaincre ses petits instincts de révolte, ses petites répugnances et ses caprices, ne croyez pas employer votre temps à des bagatelles. Vous faites quelque chose de grand, vous préparez l'avenir de votre fille plus efficacement qu'en lui amassant des trésors. Telle est l'enfant, telle sera la femme ; et ce qu'elle aura appris, elle l'imposera à ses enfants. Cette première éducation est l'assise sur laquelle repose toute la vie. C'est facile d'aimer, de bercer des pouspons. Il y a de grosses bêtes de nourrices qui le font admirablement ; mais élever une âme, lui apprendre à se vaincre, la diriger vers le bien voilà une noble besogne."

Passionnément dévouée à ses enfants, Mme Lavergne ne fut jamais l'âme de ces bonnes mamans qui n'exigent ni effort, ni vertus, "J'aurais pu facilement, dit-elle, dans une page admirable, éviter à mes enfants les épreuves et les souffrances de la guerre, et je ne l'ai point fait. Chrétiens, ils doivent combattre avec l'Eglise militante ; Français, ils doivent souffrir quand la patrie souffre. De tels tableaux ne sont point faits pour les yeux des jeunes filles, disent les mères dégénérées de ce siècle. Je veux, moi, que les yeux de mes filles se fixent sur le sang, sur le feu, sur la mort, quand le devoir l'exige... Je fuis à cause de mes filles, m'ont dit mes amies—je reste à cause de mes enfants, ai-je répondu. Tous doivent être braves, les filles comme les garçons, et je veux les voir au feu. Je les y ai vus, et grâce en soient rendues à Dieu, aucun d'eux n'a fléchi,